

Avancer vers l'enfermement : l'innovation à la lumière des intérieurs bourgeois du XIX^e siècle

*

Ezio Puglia

1. Depuis des décennies on nous répète que la confiance positiviste dans le progrès est perdue. Pourtant la métaphorique de l'avancement et du progrès est toujours soudée, peut-être inconsciemment, à la rhétorique de l'innovation, qui reste l'un des moteurs les plus puissants de notre temps. Cette métaphorique trompeuse est capable de masquer une tendance majeure de l'innovation technique, telle qu'elle s'est développée à partir de la fin du XVIII^e siècle. Ceci apparaît clairement si l'on réfléchit à des problématiques qui ont affaire aux espaces vécus, et notamment à l'habitat et aux manipulations, ou aux *machinisations*, auxquelles l'habitat est soumis. Je pense en particulier aux *intérieurs*, dont on peut dire qu'ils sont une des plus grandes inventions de la modernité, surtout si l'on considère leur rôle capital en tant que produits *et* agents de la subjectivité moderne – un rôle auquel on ne s'est pas assez intéressé et dont je ne pourrai pas, malheureusement, parler aujourd'hui. Si j'ai choisi de parler d'intérieurs, et notamment de la formation de l'intérieur tel qu'on le conçoit de nos jours en Occident, ce n'est pas seulement parce que, comme l'a remarqué M. Staszak, « la rareté des travaux dédiés à la vie privée et à l'espace domestique contraste avec la littérature consacrée à la vie sociale et à l'espace public » (Staszak 2001 : 340) ; mais surtout parce qu'il me semble qu'au cours du XIX^e siècle, les intérieurs ont assumé une configuration matérielle et imaginaire dont la force ne s'est pas encore épuisée. Évidemment ils ont énormément changé depuis : il suffit de penser au goût pour la lumière, la transparence, la légèreté et la netteté des lignes qui, comme le remarquait déjà Walter Benjamin, façonne l'habitation du XX^e siècle, remplaçant ainsi la lourde pénombre caractéristique de l'intérieur bourgeois du siècle précédent. Et pourtant ce passé de l'intérieur est encore présent dans le présent de nos différentes manières d'habiter. Les intérieurs du XIX^e siècle, pour ainsi dire, nous habitent encore, et l'imaginaire dont ils sont porteurs à la fois dirige et entrave nos conduites et le cours de notre pensée. Puisque le présent est envisagé à travers le prisme d'un passé qui lui serait synchrone, c'est au fond dans une perspective archéologique que je vous propose de considérer notre époque. En effet dans le présent, tel qu'il est conçu par l'archéologie philosophique, il y aurait toujours quelque chose qui échappe à cause d'une excessive proximité : un *passé encore présent* qui ressemble à un contenu refoulé. Sauf que l'archéologie

philosophique ne se tourne pas vers ce passé-dans-le-présent à la manière de la psychanalyse freudienne, qui essaie de ramener le passé au passé, et se pose la question de l'origine du refoulement. Dans l'archéologie foucauldienne, mais aussi dans la philosophie de l'histoire de Benjamin, le passé n'est pas repoussé dans le passé, mais assure « la cohérence et la compréhensibilité synchronique » du présent (Agamben 2008). Cette structure temporelle peut paraître banale aux spécialistes d'histoire de la technique, car, en dépit d'échafaudages théoriques moins élaborés, le fait que des éléments provenant d'une phase technique révolue survivent et soient actifs dans une phase plus récente relève de l'évidence et a été abondamment décrit. Je pense, pour ne citer que quelques noms célèbres, à certains écrits de Lewis Mumford et de Gilbert Simondon, ou bien, de nos jours, à l'intéressant concept de *technological unconscious* proposé par Nigel Thrift.

Quels sont donc ces résidus d'intérieur, vieux d'un siècle et demi ? ces décombres matériels et imaginaires, parce qu'il ne s'agit, au fond, de rien d'autre, parmi lesquelles nous vivons sans nous en apercevoir ? Et comment peuvent-ils nous aider à comprendre le présent, et notamment le présent de l'innovation ? Je vais aborder deux questions qui peuvent sembler très éloignées l'une de l'autre, mais qui, à mon avis, sont profondément liées et resteraient même largement incompréhensibles si elles n'étaient pas mises en parallèle. Je vais vous parler rapidement des premiers réseaux infrastructurels qui se sont insinués à l'intérieur des habitations, et d'une configuration imaginaire de l'intérieur typique du XIX^e siècle.

2. En Occident, les technologies modernes de l'habitat marquent une rupture profonde avec les formes traditionnelles de l'habiter, formes qui ont été envisagées nostalgiquement, *post festum*, par un Martin Heidegger ou un Adolf Loos. Avant que les premiers avions ne se détachent du sol, et tandis que les premières locomotives comprimaient l'espace, en contribuant énormément à la concentration industrielle et à la formation des premières « conurbations » (comme les nomma Patrick Geddes), la relation des intérieurs avec le territoire contigu commença à se transformer radicalement : les logements ont été de plus en plus intégrés à des réseaux infrastructurels, tels que, au début, le système de canalisation de l'eau usagée et de l'eau pure. Simondon dirait que, en tant qu'objets techniques, les intérieurs se « concrétisaient », puisque les rapports entre leurs éléments récurrents ou « formulaires » (pensons, pour donner un exemple particulièrement clair, à l'architecture de nos prises de courant) devenaient de plus en plus « cohérents » (Simondon 1958).



Fig. 1 : Anna Alma-Tadema, *Le Salon, Townshend House* (1885)

Autrement dit, au XIX^e siècle, le système composé de différentes « *domesticités* » commence à s'unifier dans un réseau de réseaux techniques qui tend à une saturation progressive, et qui module les échanges entre l'intérieur et l'extérieur en les standardisant. Il ne faut pas penser exclusivement à des dispositifs matériels : à Paris, au XVIII^e siècle encore, « le domaine privé semble préservé de toute intervention » réglementaire ou législative, comme Arlette Farge a démontré sur la base des ordonnances de police émises entre 1730 et 1768 (Farge 1982 : 120). Mais au XIX^e siècle tout change, et les normes de fonctionnement des maisons sont profondément redéfinies par le pouvoir étatique. Les mots d'ordre de cette redéfinition sont, bien évidemment, d'ordre biopolitique : hygiène et assainissement, circulation de l'air et de la lumière, gestion de la maladie et de la déviance.

Comme le disait clairement Sir Edwin Chadwick, le père du système londonien des égouts, un système qui a fait école, ces mesures avaient pour but de ne pas entraver la « croissance des capacités productives » de l'industrie anglaise. La réduction de l'espérance de vie, les maladies de la classe ouvrière avaient un coût économique qu'il fallait réduire. Selon Ivan Illich les grandes œuvres d'assainissement, œuvres qui sont aussi des œuvres d'établissement forcé de l'« urbanité » des mœurs, relèvent aussi d'une « transformation de la perception olfactive » des couches supérieures de la société, et notamment de l'abaissement du seuil de tolérance face aux mauvaises odeurs – un phénomène qui d'ailleurs est bien attesté par les documents primaires (Illich 1986). Quoi qu'il en soit, la pression de la part des mesures d'hygiène, mesures qui vont être de plus en plus coercitives malgré toute opposition, s'est exercée surtout sur les niveaux les plus bas de la population. Pourtant ce sont les propriétaires qui ont résisté avec le plus d'acharnement contre l'introduction d'un vaste et minutieux système d'élimination des déjections humaines et des eaux usagées : parce qu'ils devaient payer de nouveaux impôts pour le service ; parce qu'ils ne pouvaient plus exploiter les excréments en les transformant en engrais ; et surtout parce qu'ils redoutaient la perte d'autonomie de leurs logements. Dans un texte très intéressant, publié initialement dans un volume collectif dirigé par Michel Foucault, François Beguin a décrit la progressive subordination des maisons aux organes de ce qu'il appelle la « machinerie urbaine » comme un véritable processus d'« envahissement » des espaces privés. Il remarque très justement qu'il s'agit là d'un processus ambivalent : si d'un côté les intérieurs sont devenus de plus en plus dépendants des machineries urbaines, qui après avoir « domestiqué » l'eau vont faire la même chose avec le gaz, l'électricité et l'information, d'un autre côté ils deviennent de plus en plus caractérisés par une « autonomie apparente », permettant de vivre « en quasi-autarcie » (Beguin

1977 : 185). Cet écart qui se creuse entre la dépendance matérielle et l'autonomie apparente de la maison me semble particulièrement riche d'implications, car cette autonomie apparente *apparaît* ; splendidement, dans certains cas : elle se pare de tous les attraits de la marchandise. On y reviendra toute à l'heure.



Fig. 2 : Eu. Atget, *Petit Intérieur d'un artiste dramatique Mr. R. : Rue Vavin* (1910)

L'envahissement des intérieurs par un vaste système mécanique a eu des conséquences incalculables à plusieurs niveaux. Certes, les installations domestiques ont contribué à la spécialisation fonctionnelle des pièces et à leur redistribution, mais la question n'est pas seulement architecturale au sens strict. Comme M. Gleichmann a remarqué, ce sont aussi des pratiques et des sentiments (par exemple la pudeur) qui « s'architectonisent », en recevant une localisation de plus en plus précise et prescrite (Gleichmann 1982). En d'autres termes, des conduites acceptées socialement, des normes publiques de bienséance, s'introduisent de force et modifient un espace privé qui précédemment était largement soustrait à leur emprise (à l'exception près des réglementations concernant les enfants). Même les affects qui investissent les nouveaux intérieurs dans leur ensemble se transforment ; et eux aussi, quand les ressources économiques de leurs habitants le permettent, s'architectonisent, se matérialisent, deviennent ameublement. En fait, comme l'a écrit Benjamin, un trait typique des intérieurs du XIX^e siècle c'est justement qu'en eux « l'espace se déguise, enfile, comme un être séduisant, les costumes des différentes humeurs » (Benjamin 2009 : 234). Quand l'autonomie apparente de l'habitat, sa dislocation moderne est entamée, entre l'intériorité et les intérieurs s'instaure une continuité possible, ou, si l'on veut, le rêve d'une continuité possible ; mais un rêve partagé, collectif, qui est tout à fait tangible, puisqu'il a eu la force de se cristalliser, de façonner les espaces.

Ainsi, les nouveaux rapports qui s'instaurent entre le dehors et le dedans, entre le milieu géographique et le milieu technique, et qui sont occasionnés par les différents processus de domestication, ouvrent d'autres espaces et d'autres temps d'intimité qui se gravent dans la forme des intérieurs. La remodulation de l'habiter, en somme, n'est pas seulement redevable d'une dynamique interne à l'habitation en tant qu'objet technique ; mais elle est aussi oblique, médié par des subjectivités qui, comme nous dit la mésologie d'Augustin Berque, *concroissent* avec leur nouveau milieu. Une telle idée ne fait pas défaut aux réflexions contemporaines concernant *notre* milieu technique : pensons aux perspectives post-humanistes, et en l'occurrence au concept de « devenir cyborg » de l'homme dont a parlé Antoine Picon, en soulignant à plusieurs reprises combien les « nouveaux réseaux d'information » sont importants pour cette hybridation entre l'homme et la machine (Picon 1998). Or, il est sans doute vrai que, comme l'écrit Picon, il y a un écart entre ces réseaux et les infrastructures qu'il appelle « traditionnelles » et « architectoniques », comme les égouts : il suffit de prêter attention au fait que les « nouveaux réseaux d'information », au-delà de considérations concernant les contenus que ces réseaux véhiculent, s'enracinent dans le temps vécu beaucoup plus

profondément que les anciens. Néanmoins des continuités existent : il serait très intéressant de montrer dans quelle mesure la description métaphorique de l'information comme flux, une métaphore conceptuelle à mon avis partiellement fallacieuse et largement impensée, est redevable de convictions anciennes au sujet de la circulation des fluides. Mais surtout un concept comme celui du « devenir cyborg » de l'homme me semble mettre en lumière un aspect qu'il faut sans doute prendre en considération quand on s'occupe des infrastructures traditionnelles. En effet, même ces dernières, comme toute innovation technique modifiant le milieu ambiant de l'homme, doivent être envisagées dans leur capacité de constituer des « blocs de devenir », comme diraient Deleuze et Guattari, avec les subjectivités qui concroissent avec elles. Pour les deux philosophes ces « blocs de devenirs » constituent des « zones de voisinage et d'indiscernabilité », où les termes de la relation sont transformés par le mouvement d'un rapport qui n'est jamais en équilibre (Deleuze, Guattari 1980 : 360). Lorsque l'on prend en considération les blocs de devenir, nous disent les deux philosophes, il n'y a pas « filiation », mais « propagation par épidémie, par contagion » ; les blocs de devenir n'évoluent pas : ils « involuent ». Mais « involution » ne veut absolument pas dire « régression » ; cela veut dire « pli », enroulement spiraliforme, constitution d'une unité individuelle douée de son mouvement, de sa vitesse propre et incomparable (295). Quelque peu paradoxalement, même les mesures d'hygiène, en formant des blocs de devenir avec les hommes, se propagent par contagion ; et, de façon générale, toute modification mésologique ne constitue pas tant l'étape d'un processus évolutif de filiation, le nouveau pas d'une marche en avant, mais plutôt une involution créatrice, une nouvelle hybridation. Ceci apparaît avec une évidence frappante quand on pense aux espaces privés, puisqu'ils matérialisent ces « zones de voisinage » : dans ces espaces les innovations techniques se mêlent à l'intimité. Une intimité manifeste, pour ainsi dire, une intimité hors de soi-même où sujet et objet se fondent en un seul bloc. Si l'on veut comprendre ce que les intérieurs bourgeois sont devenus au cours du XIX^e siècle, on ne doit pas sous-estimer l'importance des processus d'involution et d'hybridation engendrés par des dispositifs qui, en redéfinissant les rapports entre dedans et dehors, transforment radicalement la vie privée en milieu urbain.

3. « Le XIX^e siècle », a écrit Walter Benjamin, « a été, plus que toute autre époque, maladivement attaché à la maison [wohnsüchtig] » (Benjamin 2009 : 239 ; traduction modifiée par moi-même). De cet attachement témoigne sans doute la vogue des portraits d'intérieurs (*Zimmerbilder*) qui s'est répandue en Europe à

cette époque (fig. 1). Mais il se manifeste surtout dans la nouvelle tendance des intérieurs domestiques à se transformer en sphères closes d'intimité, en habitacles protectifs. Une tendance qui transparait déjà par les formes arrondies, par les ventres maternels des meubles de style Louis-Philippe ; par le caractère de fortification de plusieurs pièces d'ameublement Second Empire ; par le goût pour la tapisserie et les lourds rideaux à la même époque. On se tromperait si l'on pensait que les nouveaux intérieurs deviennent tels seulement à cause de la réduction des prix de l'ameublement due à la mécanisation de la production. Et il ne s'agit pas non plus d'une sorte de réaction immunitaire face à la concrétisation technique de l'habitat et à l'envahissement des espaces privés par les machineries urbaines et les protocoles d'urbanité, car cette nouvelle forme de l'intérieur, comme on l'a dit toute à l'heure, est en même temps favorisée par ces innovations. L'affaire, comme j'ai essayé brièvement de montrer, est trop complexe pour qu'elle puisse être expliquée par un simple rapport de cause à effet. En tout cas, l'autonomie apparente de l'habitat, qui est fondée sur un geste d'exclusion et de déni, contamine l'imagination, se matérialise, se peuple d'objets. Il y a nombreux témoignages au sujet de la constitution de l'intérieur en habitacle protectif. Selon Benjamin, dans les intérieurs du XIX^e siècle se manifeste une véritable « aversion pour l'espace aérien, pour l'air libre et pour ainsi dire uranien » (*ibid.*). Il s'agit d'une aversion, continue le philosophe, « qui jette une lumière nouvelle sur les extravagances de la tapisserie dans les intérieurs de l'époque. Y vivre c'était chercher refuge au centre d'une toile d'araignée serrée, qu'on avait soi-même filée et tissée, et à laquelle étaient accrochés les événements de l'histoire universelle, éparpillés comme autant de dépouilles d'insectes vidées de leur substance. On ne veut pas abandonner cet antre » (234). Si l'on regarde les photographies prises par Atget pour ses *Intérieurs parisiens*, entre 1909 et 1910, on voit encore les murs disparaître sous les tapisseries, sous la masse d'objets et de meubles (fig. 2). Sur 58 clichés, il n'y pas une seule fenêtre qui soit représentée : parfois une fenêtre se refléchit dans un miroir, comme si elle était engloutie par l'intérieur ; dans un seul cas on voit des flots de lumières entrer au sein d'un grand appartement bourgeois comme pour y rester enfermés, objets parmi les objets, dans un labyrinthe de reflets. Ce n'est pas un hasard si Siegfried Giedion, dans son monumental *Mechanization takes command*, a trouvé que ce sont les surréalistes qui ont saisi l'essence de l'intérieur du XIX^e siècle (Giedion 1948). Il pense notamment à *La femme 100 têtes* de Max Ernst (fig. 3), et il cite l'introduction qu'André Breton a écrite pour cet ouvrage, où Breton dit que « *La Femme 100 têtes* sera, par excellence, le livre d'images de ce temps où il va de plus en plus apparaître que chaque salon est descendu « au fond d'un lac » et cela, il convient d'y insister, avec ses lustres de

poissons, ses dorures d'astres, ses danses d'herbes, son fond de boue et ses toilettes de reflets » (Breton 1929 : 8).

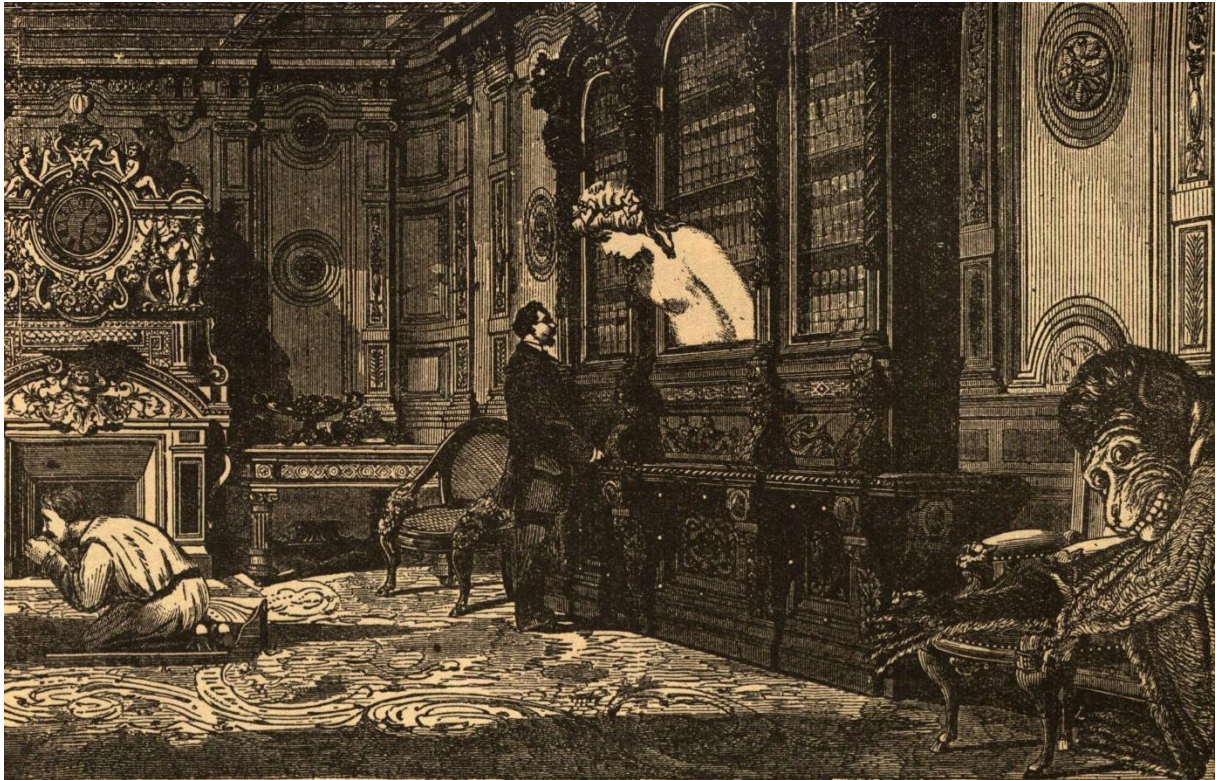


Fig. 3 : Max Ernst, *Le singe qui sera policier, catholique ou boursier* (*La Femme 100 têtes*, 1929)

Souvenons-nous aussi d'un des intérieurs les plus célèbres de la littérature française, celui d'*À rebours*, le roman de Huysmans publié en 1884. Ce roman est une synthèse, mais poussée à l'extrême, des idées littéraires et non littéraires concernant les espaces domestiques « confortables » au XIX^e siècle. Eh bien, on retrouve ici la même aversion pour l'« espace aérien » dont parle Benjamin : derrière « des rideaux taillés dans de vieilles étoles, dont l'or assombri et quasi sauré, s'éteignait dans la trame d'un roux presque mort », les vitres de Des Esseintes sont « craquelées, bleuâtres, parsemées de culs de bouteille aux bosses piquetées d'or » ; elles « interceptent la vue de la campagne et ne laissent pénétrer qu'une lumière feinte » (Huysmans 1922 : 22). Quand Des Esseintes ouvre une fenêtre et respire l'air libre, en outre, il s'affaisse « évanoui, presque mourant, sur la barre d'appui » (161). Symboliquement au centre de son habitation, c'est-à-dire sur la cheminée du salon, Des Esseintes a encadré un poème en prose de Baudelaire intitulé *Anywhere out of the World*. D'une part le poème indique la volonté d'isolement de Des Esseintes ; de l'autre il y a dans son choix quelque chose de paradoxal, puisque le *out* désigne en fait un *in*. C'est comme si, dans *À rebours*, le dehors devenait un dedans à fuir, et le dedans un dehors convoité. Toutefois, malgré l'isolement, il y a bien un commerce entre le

monde et l'intérieur ; ou mieux, la fuite du monde ne peut advenir que par le biais du monde. Mais c'est un monde *déplacé*, celui auquel Des Esseintes participe en collectant soigneusement les objets dont il s'entoure, et qui seuls lui permettent de créer un espace d'intimité presque absolu. Le contraire, pourtant, est tout aussi vrai, car, une fois cet espace créé, Des Esseintes s'ouvre au monde par le biais d'un intérieur coupé du monde. Cette maison se configure comme une sorte de parc à thème avant la lettre : la chambre voudrait reproduire une cellule monastique ; la salle à manger, suivant une suggestion mallarméenne, est aménagée comme la cabine d'un navire ; le décor du cabinet de toilette simule une plage et une rivière. L'ameublement condense le monde déplacé, de manière telle que l'immobilité du personnage de Huysmans, selon une inversion très significative, prend le sens d'une libération, d'une fuite dans l'enfermement. Il faut insister sur la capacité de ces espaces clos d'aller, paradoxalement, à l'encontre du monde, ou peut-être d'une image du monde ; sur le fait remarquable que, pour obtenir cette ouverture au monde, ils doivent s'en séparer, en constituant des milieux retirés, des ambiances immunisées. Les intérieurs deviennent des espaces artificiels qui pensent à travers nous, des *scènes désirantes*, des mondes autres qui nous transfèrent dans un autre monde.

Comme l'écrit Peter Sloterdijk, « l'habitat modernisé est la condition de possibilité de la connaissance moderne » (Sloterdijk 2005 : 41). Walter Benjamin a été l'un des premiers à voir que le monde moderne ne peut se comprendre qu'à la lumière des intérieurs. Nous ne nous sommes pas encore dégagés de leur emprise ; au contraire, cette emprise n'a pas cessé d'augmenter. En effet, à en croire Sloterdijk, le trajet du capitalisme est celui d'une généralisation d'une « réalité *indoors* » (276). Sloterdijk insiste beaucoup sur les moyens techniques qui ont permis la création de cette réalité, et notamment sur la climatisation artificielle. « Le palais capitaliste du monde », écrit-il, « ne constitue pas une structure architecturale cohérente ; ce n'est pas une entité semblable à un immeuble, mais une installation de confort ayant la qualité d'une serre, ou un rhizome composé d'enclaves prétentieuses et de capsules capitonnées qui forme un unique continent artificiel » (276-277). C'est pour cela que, quand nous quittons nos intérieurs, dont la forme se rapprocherait de plus en plus à celle des « capsules spatiales » (Sloterdijk 2003 : 445), et rejoignons une « enclave touristique », en passant par les dômes d'un grand aéroport, en réalité nous partirions sans sortir de « l'espace intérieur capitaliste global » (Sloterdijk 2005 : 279). Il est vrai que, pour Sloterdijk, l'emblème de cet espace est plutôt la serre, le Palais de cristal dessiné par le jardinier-paysagiste Joseph Paxton pour l'Exposition universelle de Londres de 1851. Et pourtant il me semble que la première et plus puissante incarnation du « palais capitaliste » reste l'intérieur

domestique, tel qu'il a commencé à prendre forme au cours du XIX^e siècle. L'intérieur bourgeois du XIX^e siècle peut être considéré comme une forme archéologique, un passé encore présent, des sphères de Sloterdijk. Je terminerai en disant qu'encore une fois, comme lorsque je l'envisageais à la lumière des concepts d'« involution » et de « bloc de devenir », la rhétorique qui fait de l'innovation une poussée en avant, une marche du Progrès, contraste avec une tendance essentielle de son déploiement réel. C'est-à-dire la tendance vers un isolement toujours plus confortable. Voilà ce que la configuration matérielle et imaginaire des intérieurs nous révèle : le fait que l'innovation peut vouloir dire avancer vers l'internement, vers la saturation d'un milieu technique qui se resserre autour de nous, et qui nous offre des simulacres du monde tout en nous séparant de lui.

BIBLIOGRAPHIE

AGAMBEN Giorgio, *Signatura rerum : sul metodo*, Torino, Bollati Boringhieri, 2008.

BEGUIN Albert, « Les machineries anglaises du confort », *Recherches*, 29 (1977) : 155-186.

BENJAMIN Walter, *Paris, capitale du XIXe siècle : le livre des passages*, Paris, Cerf, 2009.

BRETON André, « Avis au lecteur », in ERNST Max, *La femme 100 têtes*, Paris, Carrefour, 1929.

DELEUZE Gilles, GUATTARI Félix, *Mille plateaux*, Paris, Minuit, 1980.

FARGE Arlette, « L'espace parisien au XVIII^e siècle d'après les ordonnances de police », *Ethnologie française*, 12.2 (1982) : 119-126.

GIEDION Siegfried, *Mechanization takes command : a contribution to anonymous history*, New York, Oxford University Press, 1948.

GLEICHMANN Peter Reinhart, « Des villes propres et sans odeur. La vidange du corps humain : équipements et domestications », *Urbi*, V (1982) : LXXXVIII-C.

HUYSMANS Joris-Karl, *À rebours*, Paris, Georges Crès, 1922.

ILLICH Ivan, *H₂O and the Waters of Forgetfulness*, London, Boyars, 1986.

PICON Antoine, *La ville territoire des cyborgs*, Besançon, l'Imprimeur, 1998.

SIMONDON Gilbert, *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier, 1958.

SLOTERDIJK Peter, *Écumes : sphérologie plurielle*, Paris, Pluriel, 2013.

SLOTERDIJK Peter, *Le Palais de cristal : à l'intérieur du capitalisme planétaire*, Paris, Pluriel, 2014.

STASZAK Jean-François, « L'espace domestique : pour une géographie de l'intérieur », *Annales de Géographie*, 110.620 (2001) : 339-363.